

## L'ELDORADO AFRICAÎN



GRANDE RUE A PRÉTORIA.

### I

#### CAPETOWN



L n'est pas une de vous, chères lectrices, qui n'ait retenu de ses études géographiques sommaires le nom du Cap de Bonne-Espérance. On savait donc vaguement que la capitale d'une colonie anglaise était située là-bas sur un cap ; en quoi on se trompait, en bonne compagnie, puisque c'était avec l'illustre poète Camoëns, et que Capetown se trouve un peu plus haut que le Cap de Bonne-Espérance, lequel, lui-même, n'est pas l'extrémité ultime du continent. On savait encore qu'un autre illustre Portugais, Vasco de Gama, avait doublé pour la première fois le fameux Cap ; en quoi encore on se trompait, car Bartholomeo Diaz, son compatriote, avait doublé cette pointe dix ans avant le premier, et l'avait appelé *Cabo Tormentoso* ou Cap des Tempêtes, nom changé par le roi de Portugal, don Jean II, en *Bonne Espérance* — l'espérance d'atteindre les Indes par cette voie maritime. — Bref, personne n'ignorait non plus que ce pays noir était plein de sombres Cafres et de Hottentots bronzés.

La science s'arrêtait là, l'intérêt aussi, il y a environ quatorze ans, seulement.

Aujourd'hui, tout le monde parle de ce coin d'Afrique, sans peut-être le connaître mieux ; pourtant, il y a un point sur lequel tous sont fixés ; ce coin-là est le plus riche de l'univers, parce que la terre y est mélangée d'or.

Et comme l'or est un aimant, les hommes se sont mis en route, fascinés, attirés par l'aimant. Beaucoup d'Anglais, parce qu'ils sont hardis, entreprenants et citoyens du monde, quelques Allemands, peu de Français.

De Paris au Cap, par les bateaux de Southampton, on met vingt ou vingt et un jours.

Capetown est une ville de quarante mille habitants, couchée au pied de

*Table Mountain*, la montagne de la Table, dont la cime affecte la forme d'une table et qui est haute de mille mètres. Peu de monuments, mais de jolies villas, des promenades charmantes, un jardin botanique unique au monde où l'on rencontre les essences des pays du Nord et du Midi, des forêts toutes blanches parce qu'elles sont composées de *silver trees*, — l'arbre au feuillage d'argent, — un climat exquis : voilà bien des agréments.

Par contre, le noir est ici chez lui, la poussière abonde et quand il pleut, devient une boue rouge épaisse ; enfin les télégrammes coûtent onze francs le mot.

### II

#### CECIL RHODES

A coup sûr, voilà un des noms les plus connus sur la surface du globe. Il faut, quand on vient à Capetown, voir Cecil Rhodes, car c'est vraiment la plus grande merveille de la ville et de toute l'Afrique australe.

Il a à peine quarante-cinq ans et ce qu'il a accompli est énorme.

Cecil Rhodes a trois qualités : c'est un homme d'Etat, c'est un industriel habile et c'est un charmeur.



Il était le sixième fils d'un pauvre vicaire et le médecin l'avait condamné parce qu'il était tuberculeux. Il part avec une petite valise et quelques livres sterling — cela est bien anglais — et il vient au Natal où il cultive la canne à sucre et le coton. Mais on parle de diamants à Kimberley ; il y court et réalise une fortune considérable. Seulement, l'instruction lui manque ; bien ! il ira passer en Angleterre la moitié de l'année et suivra les cours de l'Université d'Oxford et il passera l'autre moitié en Afrique ; il fit cela pendant cinq ou six ans.

En 1881, à vingt-huit ans, il était trésorier général de la colonie et membre du ministère. S'il n'avait pas alors rempli ces fonctions, il partait pour Khartoum avec le général Gordon qui le sollicitait vivement parce qu'il avait senti dans le jeune homme « l'âme sœur ». Bien lui en prit de n'avoir pu accepter ; il eût été tué sur le Nil.

Un jour il rencontra, à Londres, le médecin qui lui avait prédit la mort des poitrinaires, autrefois.

— C'est vous, Rhodes ?

— Parfaitement.

— Comment cela peut-il se faire ? C'est impossible. J'ai écrit sur mon carnet et sous votre nom, la mention : « Tuberculose, pas de guérison ».

Cet admirable climat de l'Afrique australe avait pourtant accompli le prodige et permis au jeune *fellow* d'arriver aux plus hautes situations. Il est actuellement premier ministre de la colonie et l'âme de la grande compagnie à Charte : *British South Africa*, comme aussi celle de la *De Beers Diamond Mining* qui monopolise l'exploitation des diamants.

Son but est clairement défini. Il veut annexer tout territoire non occupé et fonder un immense empire colonial anglais, du Cap au Nil, tandis que les Boers, dont nous allons parler, veulent fonder une grande république africaine, — d'où le nom d'*Afrikanders*. — Le Boër est donc l'ennemi, et il faut l'empêcher d'étendre ses frontières. Une fois, Cecil Rhodes a voulu davantage ; il a laissé partir le docteur Jameson pour enlever la ville de Johannesburg. L'affaire n'a pas réussi, mais le premier ministre en a assumé toute la responsabilité en couvrant Jameson qui lui est dévoué jusqu'à la mort.

Chose curieuse ! on rencontre des Boërs qui ne cachent pas leur admiration et leur sympathie pour cet homme extraordinaire, « le roi de l'Afrique du Sud » ; tel M. de Vaal, dans un récit fait par lui d'un voyage au Mashonaland, en compagnie de Rhodes.

### III

#### LES BOERS ; LEUR HISTOIRE

Nous venons de nommer ces hommes dont on parle maintenant sans cesse.

Qu'est-ce donc un Boër ?

C'est un paysan, comme le nom l'indique, *bauer*, *boër*, un vrai paysan, aimant la terre, le fourrage, la récolte, le bétail, le grand air.

Voici en quelques mots leur histoire ; peut-être vous semblera-t-elle un peu aride, chères lectrices, présentée dans les dimensions fort restreintes de ce cadre, mais suffisante pour vous expliquer les migrations successives de ces rudes pionniers fuyant devant l'invasion étrangère.

En 1652, la compagnie hollandaise des Indes orientales crée un premier établissement au Cap.

D'autre part, en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes, commence le premier exode des calvinistes français. Ceci est un point important ; il y a du sang français, là-bas, dans l'Afrique australe ; il y a eu mélange avec l'élément hollandais ; c'est vrai ; mais le caractère français s'affirme aussi chez ces émigrés.

On avait accordé des concessions de terrains à nos compatriotes, entre autres une vallée ravissante appelée la « Vallée des Eléphants » ; sait-on comment on nomme encore cet endroit ? Le *Coin français*, *Fransh Hoeks*.

On a parlé le français au Cap, jusqu'en 1724, époque où les Français se sont vraiment fondus avec les Hollandais, mais les noms propres sont restés : Hugo, du Toit, du Pré, Joubert.

M. Féraud raconte dans le *Temps* (1880) cette anecdote :

Il entra dans une ferme boër.

— Qui êtes-vous ? lui demanda son hôte ; Anglais ?

— Pas du tout, Français.

— Et moi aussi, répliqua le paysan ; je m'appelle Visage.

Mais le paysan parlait hollandais.

Ils étaient bien un peu remuants, ces paysans. L'administration du gouverneur hollandais Van der Stell les tracassait ; ils prirent le parti de s'en aller plus loin.

Au-dessus du Cap s'étend un grand désert rempli de cailloux bruns et de morceaux de grès et de schiste, avec, çà et là, des touffes maigres de broussailles. C'est le *Karoo*, semblable aux alentours de la mer Morte, en Palestine. Ce ne sont plus les côtes du sud de la colonie du Cap où l'on trouve des vignobles, entre autres le fameux crû de Constance — du nom de la femme de Van der Stell. — Nos paysans — les Français — ont sans doute planté ces vignes, en apportant les ceps du Midi français, de la douce patrie ; n'importe ! il faut aller ailleurs ; là sera la liberté ; il faut traverser le *Karoo*, il faut aller droit devant soi, « tirer droit, *trekken* ». Le mot est resté ; quand les Boërs sont en marche pour plus ou moins de temps, on dit *trekken* ou *trekker*.

Le traité d'Amiens donna le Cap aux Anglais en 1806.

Les Boërs s'accordèrent peu avec les nouveaux maîtres, surtout lorsque ceux-ci, avec raison, vou-



lurent abolir l'esclavage. Les Boërs pratiquaient l'esclavage un peu inconsciemment; ils avaient besoin de bras pour le labour et, du reste, traitaient leurs esclaves avec humanité. Les Anglais ayant pour principe d'abolir l'esclavage partout où ils s'établissent, les propriétaires durent céder. Alors les paysans vendirent ou abandonnèrent leurs fermes et leurs champs; ils entassèrent leurs femmes, leurs enfants et leurs meubles sur des wagons ou chariots, trainés par dix ou douze paires de bœufs aux cornes démesurées, et en avant! En avant, par le Karoo, à la découverte des solitudes du Nord, vers la liberté. *Go ahead!*

Les maladies vinrent fondre sur eux; les fauves et surtout les grands lions, leur barrèrent souvent la route, étonnés de cette téméraire invasion; d'autres fauves, plus terribles, s'avancèrent au-devant d'eux, les Matabélés, les Cafres. Les Boërs marchaient toujours.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent au territoire qui s'étend sur les bords du fleuve Orange, où se trouve maintenant l'*Etat libre* de ce nom, conduits par Pieter Retief, un colon d'origine française; c'est ainsi qu'ils parvinrent au Natal, où ils livrèrent de sanglants combats à Diugaan, roi des Zoulous, — la plus belle race africaine de ces contrées.

En 1859, les Zoulous se reconnaissaient leurs vassaux.

Mais, en 1824, une partie du Natal avait été placée sous le protectorat anglais qui avait fondé la ville et le port de Durban. Les Boërs, en 1840, eurent beau proclamer la république de *Natalia*, le gouvernement du Cap refusa de la reconnaître et s'empara du Natal en 1843; le pays était créé colonie de la couronne en 1856.

C'est en 1837 que nos paysans s'étaient établis sur l'Orange; la reconnaissance de l'Etat libre eût lieu en 1852.

Prétorius, un de leurs chefs, avait franchi avec ses partisans le fleuve Vaal en 1848 et s'était fixé sur le territoire qui s'étendait au delà; d'où le nom de *Transvaal*, après en avoir délogé les sauvages Matabélés. Le nouvel Etat du Transvaal fut reconnu en 1852.

Prétorius avait, entre temps, organisé l'Etat d'Orange. Il meurt. Prétorius II, son fils, lui succède et bâtit la capitale de Prétoria.

Son successeur fut Burgers qui fit la guerre aux indigènes matabélés; l'Angleterre intervint et proclama son protectorat sur le Transvaal en 1877. Les Boërs, peu après, prirent les armes, conduits par le général Joubert; c'est alors qu'eût lieu la fameuse bataille d'Amajuba, la défaite et la mort du général Colley. C'était en 1881. Les Anglais signèrent la paix avec le triumvirat Krüger, Joubert et Prétorius et, par la convention de Prétoria, reconnurent l'indépendance de la République sud-africaine.

Aujourd'hui elle est administrée par le président Krüger.

Telle est l'histoire de ce petit peuple africain.

## IV

## PRÉTORIA, « L'ONCLE PAUL » ET SES SUJETS

La première république des Boërs s'étend entre l'Orange et le Vaal : c'est l'Etat libre d'Orange.

La seconde, s'étend entre le Vaal et le Limpopo : c'est le Transvaal.

Contrairement à l'ancienne croyance, il n'y a pas que des fermes dans ces Etats nouveaux. Dans le dernier, on rencontre nombre de jolies cités qui font penser à une agréable sous-préfecture de France; puis deux villes dignes de ce nom : Prétoria et Johannesburg.

Nous parlerons de Johannesburg dans un chapitre à part, disons un mot de Prétoria qui est la capitale.

C'est bien une capitale de paysans-laboureurs, le *rus in urbe*, d'Horace, c'est-à-dire un immense jardin semé de villas et de cottages, séparés par des allées qui sont de larges avenues plantées d'eucalyptus et de saules pleureurs, poussant admirablement sous ce climat. Ces avenues sont coupées à angles droits comme dans une ville américaine, et ont parfois une ou deux lieues de long; tout cela pour loger dix mille habitants à peu près!

Personne ne va à pied, naturellement, à moins d'être Cafre ou Zoulou; les paysans vont dans leurs chars à bœufs, les civilisés prennent le *cab* anglais ou montent à cheval.

Beaucoup d'eaux courantes, un éclairage électrique merveilleux.

Au centre de la ville se trouve la place du Marché qui est souvent une mer de boue et à laquelle aboutissent toutes les avenues. Au beau milieu, s'élève la vieille église hollandaise, une fort vilaine construction, mais très vénérée des habitants : c'est comme le Palladium de la cité.

Autour, les bureaux, les banques, les magasins. Puis le Palais du Gouvernement. Il est immense, à trois étages, de nombreuses fenêtres, une coupole et un campanile surmonté d'une statue de la Liberté. Si la Liberté doit avoir son effigie, c'est assurément ici.

Il a coûté trois millions et demi, mais on y a installé les bureaux administratifs, les ministères, le parlement, les tribunaux, le cabinet du président, tous les services.

Une séance du parlement (*Volksraad*) est tout ce qu'il y a de plus curieux.

A neuf heures, la cloche sonne; les députés, au nombre de vingt-quatre, déposent alors leur pipe du matin et vont s'asseoir dans leurs fauteuils, devant des tables à tapis vert, où on a disposé des



carafes d'eau dont ils font une consommation considérable. Vive la tempérance !

Puis la porte de la grande salle carrée s'ouvre et un gros homme paraît : c'est le président, « l'oncle Paul » *o om Paul*, le célèbre M. Krüger, en ample redingote noire, la poitrine barrée par un long ruban vert.

Tous se lèvent et le président fait entendre un retentissant *gooden morgen* « bonjour, mes amis ! » Et il prend place à son tour sur un trône élevé, surmonté d'un baldaquin. A côté, sur un siège inférieur, est le président du Volksraad en toge et en rabat, et au pied du trône de M. Krüger est le fauteuil du général Joubert, vice-président.

Tout cela est très solennel en même temps que très simple. Les discours sont laconiques, prononcés en hollandais qui serait un peu inintelligible pour un citoyen d'Amsterdam ou de La Haye, à cause de la prononciation différente, et coupés par des interjections rudes et de pesants battements de pieds.

Les députés touchent 75 francs par jour, pendant la session. On dit que la femme d'un de ceux-ci se plaignait un jour, parce que son mari parlait plus que ses collègues et n'était pas mieux rétribué. On proposa de voter au bavard une somme double pourvu qu'il s'engageât à parler moins désormais.

Quant au président de la République, lui, il touche 200,000 francs, dont, paraît-il, il ne dépense pas même le quart. Tous ses frais de représentation consistent dans une tasse de café et une pipe qu'il offre à ses visiteurs. C'est peu, mais c'est offert de bon cœur. Lorsque l'on est reçu, on a aussi l'inexprimable satisfaction de contempler l'Oncle sous son beau ruban vert, de voir ses décorations étrangères et ses portraits qu'il aime à exhiber.

Il parle de ses voyages en Europe et exprime son plaisir d'avoir dîné avec l'empereur d'Allemagne et le prince de Bismarck. Innocentes manies qui cachent beaucoup de finesse et beaucoup d'énergie; la finesse, il l'a montrée en négociant la paix après Amajuba; l'énergie, il l'avait prouvée pendant la guerre.

L'Oncle est l'incarnation de son peuple. Il faut espérer qu'il est un peu plus instruit que les simples laboureurs qu'on rencontre dans les vastes

plaines du Transvaal. L'ignorance de ceux-ci est phénoménale. Ce sont eux qui, en pérégrinant vers le nord, arrivèrent près d'une rivière qui se dirigeait aussi vers le nord. Naturellement, puisque ce cours d'eau allait dans cette direction, ce ne pouvait être que le Nil; aussi, sans plus amples informations, ils le baptisèrent de ce nom qu'il porte toujours. Ce sont eux encore qui, venant à Lourenço-Marquez, sur l'Océan Indien, aux frais de leur gouvernement, pour assister à l'inauguration de la ligne de chemin de fer de Prétoria, virent le soleil se lever à l'est, tous les matins. L'astre du jour émerge majestueusement des eaux; les Boërs de s'extasier en disant que le soleil sort de l'eau et ils le croient comme ils le disent.

Ce sont eux encore qui viennent voir le président, lequel leur fait les honneurs de son home. Son home possède l'éclairage électrique et il leur en montre les lampes. Les paysans sont dans l'extase.

— Soufflez dessus, crie le bonhomme Krüger.

Les visiteurs enflent leurs joues et soufflent en tempête; peine inutile! Les lampes resplendent toujours d'un éclat surnaturel et merveilleux.

— Et bien, vous n'y connaissez rien, fait l'Oncle; moi, je vais souffler et éteindre les lampes.

Il fait en effet mine de souffler, mais, s'approchant en tapinois du bouton, il met la main dessus et la nuit se fait.

Braves gens, bons, serviables, hospitaliers, respectueux de l'autorité, très religieux, agriculteurs consommés, excellents pionniers, mais pas industriels, ni administrateurs ni financiers comme le sont précisément les Anglais, — leurs voisins très proches et bien malgré eux souvent. — Un voyageur qui a visité le Transvaal dans ces temps derniers, M. Albert Bordeaux, dit à ce sujet :

« Donnons-leur le temps et tout finira par s'arranger dans l'Afrique du Sud; le bon sens des uns, l'audace et la ténacité des autres ne peuvent que produire les meilleurs résultats, parce que précisément les uns possèdent ce qui manque aux autres. »

Si cela pouvait être, pourtant...

CH. DE VITIS.

(La fin au prochain numéro.)



## Pensées et Maximes

Le regard est la vraie beauté, la beauté fidèle que le temps est forcé de respecter. Les épreuves et la souffrance ont pu faner tout le reste; mais, au regard, c'est comme au cœur, on s'embellit d'avoir souffert.

MICHELET.





## LE ROI DES NEIGES

SUITE



es cimes boisées des îles, les roches, les baies au sable jaune se précisaient à travers les brumes du matin. La barque de Norvège, dans son glissement pareil à un vol à fleur d'eau, portant, debout à la proue, l'enfant-roi resplendissant de blancheur et tel que la colombe messagère de paix, cotoya, sur l'ordre de Steven, la rive de l'île la plus proche.

Alors, Wœlia, cédant à l'élan inspiré de Siwar, debout près du petit Harald, et les lèvres près de son oreille, murmura à son tour :

— O mon frère, mon petit roi, écoute et répète après nous, à mesure que la barque passera devant chaque île, la saga qui célèbre et salue les Snorra Bien Heureuses.

Et de sa voix douce et mélodieuse, pénétrée d'allégresse et tournant son regard de gratitude profonde vers le Iarl de Sverto, elle dit :

« — D'abord, salut à toi, Sverto, qui surgis la première pour chanter la bienvenue, salut, très aimée entre toutes, île chère aux bergers pour tes bancs de gazon, pour tes ruisseaux si purs qui s'échappent en cascades des fissures du rocher et roulent leurs flots d'argent sur les prés en pentes douces.... Salut à toi d'abord, île où naquit le héros de ce jour, le Chevalier de Délivrance, salut à toi, qui seras mon île préférée dans les îles que j'adore. »

Un attendrissement lui brisa la voix. Sa main chercha les doigts du jeune Iarl et les serra. Mais déjà le petit roi demandait, de voix impatiente :

— Wœlia, dis encore, dis toujours. Quelle est cette seconde île aux collines boisées ?

— C'est Vester, dit Wœlia, *Vester aux lacs d'azur entourés de chênes, de sapins et de frênes aux feuilles tremblantes.*

— Et ces deux autres, dit l'enfant, entre lesquelles nous passons rapidement ?

— Cette première, à gauche, c'est Stigo, dit Steven à son tour, *Stigo, ceinte de hautes fougères, qui, sur les vagues chaudes, semble une corbeille de roses, de bruyères, d'anémones et de violettes sauvages sur lesquelles voltigent les abeilles*

*blondes.* — Cette seconde île, à droite, c'est Falka, *aux landes d'ajoncs d'or où planent les hérons, Falka, dont les brumes blanches se déchirent à la brise et se perdent sur les flots en banderoles légères.*

— Celle que nous contournons à présent, continua Siwar, c'est Nilsen, *nia patrie, l'île âpre aux rocs cyclopéens revêtus d'algues vertes, aux cimes vertigineuses, Nilsen, où les daims farouches et les cerfs fauves bondissent dans les ravins, où les mouettes et les goëlands battent des ailes dans des poussières d'écume.*

Puis la barque, filant toujours sur une mer plus étale, sous un ciel plus bleu, dans une lumière plus tiède et plus splendide, la princesse Wœlia reprit à son tour :

— Celle qui, pour un instant, nous masque l'horizon, et nous cache le but de notre voyage, c'est Svolder, mon petit roi, *Svolder aux eiders duveteux, aux criques ombragées de mélèzes, aux sentiers de mousse, Svolder, dont les bouleaux distillent une liqueur succulente.*

Il y eut un silence. Dressé sur la pointe des pieds, comme s'il voulait prendre son vol vers les îles bénies, les lèvres remuées comme s'il allait dire toutes les souvenirs vives qui lui gonflaient le cœur, regardant de ses yeux immenses comme s'il pouvait y faire entrer tout le ciel et toute la mer, le petit roi, les narines vibrantes aux parfums de la terre, frémissait de tout son être. Et comme Svolder doublée, devant eux, sur l'immensité bleue, surgissait Sélia toute pareille à quelque oasis flottante, le petit Harald eut un cri de joie extasiée; il ouvrit les bras comme pour étreindre la vision enchantée et s'exclama dans une exaltation suprême :

— O Wœlia, ô Steven, ne me dites rien de celle-ci, je la reconnais, c'est *mon île*, c'est ma patrie à moi, c'est *Sélia la Blanche*.... Non! Non! ne me dites rien.... J'ai su la saga autrefois, notre bonne vieille nourrice me l'a apprise aussi.... et je veux me souvenir, je le veux... écoutez :

Et, de sa faible voix, saccadée par les battements de son cœur, de sa petite voix vibrante à croire qu'elle se brisait dans sa frêle poitrine, le petit roi, hésitant, chercha d'abord ses mots; puis, le premier mot venu, tous les autres lui montèrent aux lèvres tour à tour, comme tous les oi-



seaux d'une même volée se posent sur la branche où le premier s'est posé.

— Je te salue, Sélia.... *Ville blanche.... Reine des îles.... aux cents flèches pareilles à des joyaux de granit, aux mille ponts fragiles mirés dans les lagunes! Je vous salue, ô mes beaux cygnes de neige, lys des eaux.... qui sillonnez la mer de vos glissements d'argent! Je te salue, ô palais de mon père, ô palais de mes aïeux.... ô jardins enchantés dont les vagues... baignent les terrasses de marbre...*

Il acheva d'une voix expirante et, sous le coup d'une émotion trop forte, tout son passé lui refluant d'un coup à la pensée, tous ses souvenirs s'évoquant à la fois, l'enfant-roi tressaillit d'un grand frisson de bonheur, se redressa encore pour prendre l'essor, puis, brisé, la poitrine martelée de sanglots, le cou gonflé de soupirs, il tomba à la renverse dans les bras de la princesse. Ses paupières, en se fermant sur ses yeux, en firent jaillir des larmes, comme d'un écrin trop plein jaillissent des perles.

— Ne vous alarmez pas, dit Steven après s'être assuré que le cœur de l'enfant battait régulièrement, c'est encore une crise violente, mais plus courte, plus salutaire et décisive peut-être.

Il achevait à peine que, porté par la brise, des autres barques, des rivages, des remparts, des terrasses de Sélia, un chant monta superbe vers l'azur, un chant auquel s'unirent toutes les voix des grèves et des flots, un chant clamé du fond de l'âme par cent mille opprimés. Steven et la princesse, tout en serrant l'enfant béni contre leur poitrine, mêlèrent leurs voix aux voix, et la strophe dernière de la saga, le chœur de délivrance, emplit l'immensité du ciel et de la mer.

« — O Snorra bien-aimées, vous que je revois avant que mes cheveux ne soient blancs et mes yeux pleins de nuit, salut! Salut, vous que je revois le regard ravi d'extase et l'âme enivrée de joie! Salut, îles de verdure, rires de lumière, étoiles de la mer, perles du collier d'émeraudes, jardins de songe et d'amour!.... »

## XVII

Le soir de ce même jour, le peuple ne cessa de défiler en chantant devant les fenêtres du palais. On en avait retiré le petit roi, épuisé de fatigue, bien avant que la foule ne se fut rassasiée de le voir. L'aspect de cet enfant, éblouissant de blancheur dans l'encadrement noir des hautes fenêtres du palais, avait enthousiasmé. « Le petit Roi des Neiges! le petit Roi des Neiges! » demandait-on. Et l'ovation éclatait dès que paraissait ce pur et délicat visage aux cheveux bouclés, auréolé de soleil.

A présent, le petit Harald, dans l'immense chambre de jadis, tout frêle dans le grand lit à colonnes, dormait sous la surveillance des *gardes-nobles*, ayant aussi, ce qui valait mieux, Siwar et le bon Jorg à son chevet. Grâce à eux, sans inquiétude, Wœlia et Steven, retirés dans une galerie proche, s'entretenaient à loisir. La princesse était assise dans un large fauteuil à haut dossier. Steven se tenait debout devant elle en son attitude d'habituelle déférence.

— Il me serait très doux, disait Wœlia, de pouvoir deviser avec vous, noble ami, de nos projets d'avenir et de la part qui vous revient dans notre puissance et nos richesses retrouvées. Ce sera d'ailleurs à vous de nous exprimer votre désir en maître. Mais je crois que le devoir nous conseille de retarder encore cette sorte d'entretien afin de concerter ensemble, dans le court répit qu'on nous laisse ce soir, les dispositions à prendre pour la journée et la nuit de demain. J'en ressens mille appréhensions. C'est déjà merveille que notre petit seigneur ait si bravement supporté, tout le jour, les acclamations du peuple et les hommages de ses vassaux. Ah! Steven, quant au sortir du souterrain de Ruvsndal, éperdu, hors d'haleine, vous m'avez jeté dans les bras cet enfant blême et mourant, qui eut osé penser qu'il redeviendrait, en quelques jours, un vrai petit roi, pâle encore, éternellement pâle, — car je crains que le reflet des neiges ait pour toujours décoloré son teint, — néanmoins plein de vie, pensif et recueilli, prononçant peu de paroles, mais des paroles douces et pleines de sens. Le climat enchanteur de nos Îles Bienheureuses, le plaisir de revoir les choses si chères à son enfance, ont fait ce miracle. Mais s'il a supporté vaillamment tant d'émotions joyeuses, supportera-t-il aussi bien d'autres émotions plus solennelles, plus graves?

— Vous pensez à la veillée du sacre, dans la crypte de la basilique, ma chère princesse?

— Oui, Steven, le cortège dans la rue ne m'effraie pas, ni la cérémonie religieuse, car nous serons tous présents et formerons autour de mon frère un rempart infranchissable. Mais la nuit qu'il doit passer seul, parmi les tombeaux, me fait frémir. Ne sera-t-il pas repris de terreur dans ce souterrain, n'évoquera-t-il pas le souvenir du cachot de Ruvsndal? Si sa raison allait sombrer en cette dernière et terrifiante épreuve? J'admire, je le répète, la tradition qui soumet, avant le couronnement, chaque roi à cette méditation devant de la poussière des morts; je comprends par quelles réflexions profondes, par quels conseils sublimes, par quelles pensées de néant ce recueillement et cette évocation des âmes de nos ancêtres peuvent utilement combattre l'ivresse de la grandeur et l'orgueil de la souveraineté. Mais, en fondant cette tradition et en la consacrant de siècle en siècle, nos aïeux n'ont certes pas songé qu'un roi aurait à l'affronter si jeune. Utile et



belle pour un homme, elle est dangereuse et redoutable pour un enfant.

— Il n'y a cependant aucun moyen de l'éviter, dit Steven, songeur. Cette veille doit suivre le sacre. Dans la croyance populaire, les deux actes sont étroitement liés. Vos sujets y attachent une importance immense et, quels que soient l'amour et le respect témoignés au petit roi, il ne deviendra vraiment le souverain légitime, aux yeux des gens des Iles, qu'après les formalités religieuses. On ne saurait l'y soustraire que par ruse et ce serait compromettre l'avenir d'un règne splendide.

— Je crains l'impression que pourront produire la nuit, la solitude et le silence de la crypte sur l'âme d'Harald, continua la princesse, mais je crains encore plus une tentative désespérée de cet Asmald que personne n'a pu retrouver. De lui, aucune trace. Nulle barque n'a pris le large depuis notre retour. Donc notre ennemi est encore dans les Iles, est encore à Sélia. Déguisé et perdu dans la foule, il guette, il épie, peut-être tout près de nous, le moment de tuer le fils comme il a tué le père. Cet homme au delà des mers, je respirerai...

— Nous le découvrirons, dit Steven, nous nous emparerons de lui, j'en ai la certitude; mais, dans cette agitation et cette effervescence irrépressibles de tout un peuple, les recherches nous sont encore trop difficiles.

— Par la facilité qu'il eut pendant trois ans de se créer des intelligences et de connaître les détours secrets de la ville et de la basilique, ne parviendra-t-il pas à s'introduire dans la crypte, afin de réaliser un projet criminel?

— La crypte sera soigneusement gardée; je l'ai visitée avec l'Archevêque et j'ai déjà placé aux portes des hommes sûrs.

— Il faudrait visiter les tombeaux.

— Je ne le puis sans violer la sépulture des Rois, sans être sacrilège. La nuit de la veillée, je monterai moi-même la garde avec Siwar, Jorg, les six Iarls, chefs de districts, et leurs Herses.

— Vous veillerez derrière les grilles, aux portes d'accès, au dehors de la crypte qui est immense. Mais dans cette crypte, le roi se trouvera seul... car la présence de n'importe quel autre serait considérée comme une profanation.

Steven, obsédé des mêmes craintes, ne trouva rien à répondre. Il finit par conseiller :

— En tous cas, il me paraît imprudent de parler d'avance à l'enfant de cette épreuve. Il est si impressionnable que son imagination s'en frapperait et lui ferait concevoir des dangers fantastiques. Il y perdrait le calme qu'il a recouvré ces jours-ci. En tête du cortège qui accompagnera le roi à la basilique, on portera la statuette de saint Olaf. L'archevêque, primat des Iles, consentira sans peine à la descendre dans la crypte et à la placer au-dessus du lit de repos préparé pour notre petit seigneur. Le protecteur de nos rois

aura pitié d'un souverain si jeune et il le préservera cette fois encore.

Wœlia approuva d'un mouvement de tête, et ils se turent un instant, attristés de ce que, touchant au but, au faite même des grandeurs, les mêmes angoisses les torturaient. Puis, le jeune Iarl, ayant pris congé dans un baise-main, quitta la princesse.

L'aube se leva radieuse sur les jardins, sur la blanche cité et sur les Iles. Le petit roi se réveilla fort tard, ni Siwar, ni Jorg, pénétrés de respect, n'ayant voulu prendre sur eux de l'éveiller. Déjà, le palais était en rumeur. Tout ce que les Sept-Iles contenaient de gentilshommes et de dames ayant accès à la cour affluait dans les galeries. Les chevaux piaffaient sur les dalles, les vestibules et les jardins s'emplissaient d'hommes d'armes, tandis que, sur les places publiques, dans les rues, sur les quais, la foule bruyante grouillait. Les curieux arrivaient en flotilles innombrables par les canaux encombrés de barques aux mâts échevelés de banderolles multicolores, aux poupes ornées de guirlandes de fleurs qui traînaient sur les eaux.

Pour le dernier matin, — car désormais l'étiquette exigeait que le vêtement fut chaque jour de la semaine présenté au roi par un Iarl des Sept-Iles, — la princesse Wœlia présida à la toilette de son frère. Elle lissa soigneusement ses fins cheveux d'or, les boucla sur ses doigts. Par dessus le haut-de-chausses et les bas de chausses blancs, elle le revêtit d'une robe de velours blanc, ouvrant sur un pourpoint de satin blanc à broderies d'argent. Le petit roi, prenant son rôle fort au sérieux, se laissait complaisamment attifer, pomponner, mignoter et parfumer. Il acceptait les compliments et les hommages des Iarls admis à sa toilette, avec une gravité tout à fait amusante. Quand les yeux de la princesse croisaient le regard de Sverto, ils ne pouvaient s'empêcher de sourire ensemble de l'aisance toute royale avec laquelle, presque sans transition, l'enfant passait d'une vie de misère et de martyre à cette existence féérique de souverain. Ni Steven, ni Wœlia, cependant, ne s' alarmaient des adulations dont le petit Harald se trouvait entouré, car il les accueillait sans hauteur orgueilleuse et sans plus de vanité que de fausse honte. Il prenait tout cela avec calme et sang-froid, comme chose due, naturelle, et, par suite, son cœur n'en devait éprouver ni changements ni impressions mauvaises. Ainsi paré, d'un éclat de lis dans ses habits de blancheur mate, il était si idéalement beau que la princesse et le Iarl, bien qu'ayant étudié de près ses moindres traits, ne pouvaient se lasser de le contempler. Abandonnant le jeune monarque aux hommages, Steven rejoignit Wœlia dans l'embrasement d'une haute fenêtre et il lui murmura :

— O ma princesse, admirons-le dans toute la joie de notre âme, car rien ne manque à notre mignon seigneur de tout ce qui peut frapper l'imagination et exalter l'amour d'un peuple immense.



Il représente si bien l'espoir et l'idéal dont vivent les âmes ! Il est le fils de ces souverains qui étaient fils des Dieux. Toute l'indépendance, toute la gloire, tout le passé triomphant du royaume, revivent en lui. Il a tout, car il a la couronne des rois et celles des martyrs.

Steven fut interrompu par l'approche du petit Harald que les Iarls menaient à table en grande pompe. A travers plusieurs galeries tendues de lourdes tapisseries de haute lice, légèrement effacées et pâlies par le temps, ils arrivèrent à une grande salle élevée et profonde, nommée la salle d'or, où, sur les murs recouverts de cuir gaufré et bruni, se voyaient des trophées, des glaives, des épées, des armures, des cuirasses et aussi des cornes d'aurochs. Les portes à sculptures d'or restaient ouvertes à deux battants ; au plafond, chargé d'ornements d'or, pendaient des lustres d'or. Au milieu de tous les assistants debout, — ainsi l'exigeait le cérémonial traditionnel du jour de sacre, — le petit roi seul prit place à la table, sous le dais. Le Iarl de Stigo lui présenta l'aiguière, le Iarl de Falka le bassin. Par faveur très spéciale, Siwar fut admis à lui essuyer les mains d'un linge fin. Le Iarl de Nilsen découvrit les mets, le Iarl de Svolder en fit l'essai en les touchant avec l'agate, ensuite en les goûtant. Le Iarl de Vester tendit la coupe de cristal rose, un genou en terre, et y versa le vin de Sélia, brillant comme la flamme, écumant comme les vagues.

A ce moment, le petit roi, la coupe en main se tourna vers Steven et demanda suivant l'usage antique :

— En ce premier repas, dans le palais de mes pères, qui répondra de moi ?

Tous se taisant par respect, car on savait que c'était au roi de désigner le répondant, le petit Harald reprit :

— Toi, Steven, noble Iarl de Sverto, veux-tu répondre de moi ?

Alors Steven, ému de l'honneur, s'inclina en signe de consentement. Il but dans la coupe royale et dit, prouvant par là qu'il n'y avait pas de poison :

— Que ce breuvage, ô mon Roi, te soit aussi salutaire qu'à moi-même !

Après quoi le roi but, posant ses lèvres où s'étaient posées les lèvres du Iarl. Et ce dernier, tout le temps que son maître et seigneur se désaltéra, leva l'épée sur sa tête pour *répondre* de lui ou plutôt pour être prêt à le défendre. Harald mangea du meilleur appétit, sans la moindre timidité de tant de regards fixés sur lui. Il ne s'étonnait plus de voir ses moindres desirs réalisés. Il fallut même, au dernier service, l'intervention de la princesse pour qu'il modérât son goût pour les dragées.

Précédé de ses hallebardiers, suivi de Wælia, puis des sept Iarls cuirassés et casqués, le petit roi descendit l'escalier d'honneur du palais et

monta sur le coursier blanc, richement carapaçonné, que Siwar prit par la bride. Aussitôt, le cortège se forma. Après un détachement de lansquenets et de timbaliers, défilèrent les guerriers des Sept-Iles. Les sept Iarls chefs, glaive au poing, armés comme pour combattre, marchèrent de front. Derrière eux, venaient, par groupe de quatre, les vingt-huit Herses, chefs de districts, vassaux très nobles et hommes liges des Iarls. Tout de suite après, signalé par des ovations formidables, paraissait le petit roi, précédé de la statuette de saint Olaf, portée par quatre enfants vêtues de blanc. Sur son coursier, allant à pas très lents, Harald se tenait très droit sous un dais, brodé d'or et d'argent par les dames de Sélia et soutenu par quatre illustres patriciens en pourpoints découpés en manière d'écailles et chargés d'orfèvrerie branlante. La princesse, dans sa tunique de gaze brochée d'or et ses voiles de tulle d'argent, avenante, belle et riante ainsi que la reine du midi, souple et gracieuse sur sa haquenée, passait ensuite, ses blonds cheveux couronnés d'un chapel de fleurs fraîches. Puis, ce furent encore des guerriers des Iles, dans un scintillement éblouissant de boucliers, de lances, de casques, de carapaçons brodés d'azur et de pourpre. Puis venait le bourgmestre portant les clés de la ville ; puis, brillant, miroitant et cliquant de plaisante et mirifique façon, s'avancèrent quantité de chevaliers, de pages et de dames de la cour. Tous les bourgeois notables fermaient la marche du cortège.

Du palais à la vieille basilique, la distance était courte. On s'y rendit en droit chemin, entre des murs tendus de soies et de samis, par des rues jonchées de roses et de feuillages. Tout du long, devant les portes, des arbres se dressaient ornés de rubans. Aux maisons, c'étaient des couronnes et des guirlandes de fleurs entourant des têtes d'anges sculptées ou laissant voir de pieuses inscriptions. Aux tourelles, aux balcons de pierre ciselée, flottaient des banderolles portant en devise : « Réjouissez-vous, le sauveur est de retour ! »

A travers la foule débouchant des canaux, des ponts, des ruelles, de partout, et difficilement maintenue par les hommes d'armes, on arriva, non sans peine à la cathédrale aux deux clochers élancés vers le ciel comme deux aiguilles de granit finement dentelées. La basilique ouvrait sur la grande place de Sélia ses sept portails énormes, trous d'ombre qui, au fond, s'étoilaient de mille flammes de cierges. Le vénérable Archevêque, revêtu du pallium, mitre en tête et crosse à la main, descendit saluer le roi jusqu'au parvis, puis prit la tête du cortège. Au seuil, Siwar enleva le petit roi de sa selle et le mit à terre. On entra sous la nef immense, aux mille piliers taillés en plein granit, et pareille à une profonde et mystérieuse forêt. Devant Harald se dressait la croix



d'argent massif, à double traverse, si lourde qu'il fallait trois hommes pour la tenir. Sur le degré de l'autel était posée la châsse de Saint Olaf composée de trois cercueils, l'un en argent doré, les deux autres en bois précieux, tous trois recouverts d'ornements d'or et parsemés de pierres précieuses. Puis le petit roi assis, dans le large espace réservé, sur le trône qu'on lui avait préparé, écouta pieusement la messe d'action de grâce. Après quoi, l'Archevêque se rapprocha et, sur la première marche de l'autel, tourné vers le petit roi, il accomplit les rites du Sacre en parlant dignement :

« — O mon Souverain, dit-il, je te revêts de la tunique blanche, lavée à la source bénie, séchée à l'ombre fortifiante du chêne, afin qu'elle donne à ton âme la blancheur de son lin, à ton corps la vigueur de l'arbre consacré. Je pose sur ton front le diadème d'or rouge des Rois, tes nobles ancêtres, et je mets à ton cou le collier d'émeraudes aux sept perles d'Orient, emblème des Sept-Iles Bienheureuses au milieu des flots verts. »

Puis, prenant par la main le petit roi, revêtu de la tunique longue, paré de la couronne et du collier, l'archevêque le conduisit vers la croix d'argent dressée devant l'autel et vers la châsse de Saint Olaf posée sur le degré. Il reprit :

« — Ecoute ceci, ô Maître ! Lorsque le roi Ragnar, triomphateur du Nord, sentit la nuit de la mort envahir son regard, il fit venir ses cinq fils à son chevet et dit : « — Que chacun de vous prenne sa part de mes conquêtes. » — Et Biorn, inspiré par son goût de l'argent, dit : « — Père, je prends la Suède. » — Et Sigurd, inspiré par son goût des combats, dit : « — Père, je prends la Scanie. » — Et Godfrid inspiré par son goût de paresse et de bien-être, dit : « — Père, je prends le Jutland. » — Et Iwar, inspiré par son goût d'orgueil et d'aventures, dit : « — Père, je prends la terre des Angles. » — Mais Harald aux cheveux d'or, inspiré par Dieu même, dit : « — O mon père, je choisis les Sept-Iles Bienheureuses. » — Ainsi, voici cinq siècles, Harald I<sup>er</sup>, le Père de tes Pères, devint Souverain de ce royaume. »

Ici, l'Archevêque désigna la croix d'argent :

« — Maintenant, o mon roi, lève ton regard sur cette croix d'argent massif, à double traverse, que trois hommes ont peine à soulever. Ton aïeul, Rolph, la donna à notre basilique en expiation de ses violences sur l'ennemi. Abaisse maintenant ton regard sur cette châsse précieuse qui renferme les reliques de Saint Olaf, échouées sur notre grève. Le Danemark, maître de la Norvège, envoya un navire enlever à la cathédrale de Nidaros cette châsse d'argent, des calices, des ciboires, des ornements d'or et de vermeil ; le navire fut attaqué par des pirates Hollandais et coulé en pleine mer. Seule, et mi-

« raculeusement, cette châsse flotta sur les flots et, comme une barque guidée par une étoile messagère de Dieu, comme poussée par le battement d'ailes des anges, elle vint de vague en vague, jusqu'au rivage uni de notre cité blanche, asile suprême que le Saint choisissait pour patrie. Depuis nous l'aimons comme le patron des Iles et nous le révérons d'une tendre ferveur que n'altérera jamais la nouvelle foi mauvaise. Sur cette croix d'argent, sur cette châsse sacrée, sur cette statuette bénie de Saint Olaf qui te préserva au pays du martyre, ô petit Roi, fais à Dieu, fais au peuple, le serment de tes aïeux. »

Le petit roi prêta le serment que Woelia lui avait appris par cœur et cela le plus gravement du monde, prenant le ciel à témoin qu'il suivrait la loi de Dieu et des Sept-Iles, qu'il défendrait le pays contre tout ennemi, vengerait le trône de toute injure et qu'il s'illustrerait, lui, ainsi que son peuple, par d'éclatants exploits.

Il achevait à peine, de sa petite voix frêle mais claire et très distincte, que mille et mille acclamations se brisèrent sous les voûtes sonores de la nef. Le peuple témoigna son approbation en frappant des mains. Les guerriers frappèrent sur leurs armes. Puis, le petit roi monta sur le bouclier et les sept Iarls l'élevèrent sur leurs épaules afin que la foule assemblée le put voir. Après quoi, à genoux, il fut oint des huiles saintes et ensuite ramené vers son trône. Alors, debout devant lui, l'Archevêque dit solennellement :

« — Revêtu des insignes royaux, ayant prêté le serment d'un cœur libre, ayant été debout sur le bouclier que portaient les sept Iarls, soutiens de ton royaume, reconnu roi par Dieu et par la nation, tu es notre maître, Harald. Les terres t'appartiennent. Les grands et les petits te doivent hommage et soumission. Mais, ô roi, si jamais l'ivresse de ta grandeur vient troubler ton esprit, rappelle-toi, comme l'ont fait tes pères, les paroles très sages de Dieu et de Saint Olaf. »

« Voici la parole de Dieu :

« Il faut prier afin que les morts vivent heureux. »

« Je vais te dire ensuite les sept paroles du Saint :

« I. — Prompt à donner et lent à te venger, pardonne sans retour au frère qui t'offense ; sois de visage doux et de parole sage ; ouvre au peuple des mains pleines de guérison.

« II. — Ne prête pas serment sans y être fidèle ; il perd le repos, celui qui manque à sa promesse ; le remords ronge sa pensée, le mensonge pourrit sa lèvre.

« III. — Quand la barbe ombragera ta poitrine, prends une épouse ; choisis une âme pour ton âme.



*Et ne l'outrage pas. La femme qu'on trahit a le cœur sauvage. L'homme a soif d'un regard tendre sur le chemin de la vie.*

« IV. — Père, tu guideras et protégeras tes fils : l'arbre périt quand les racines sont coupées.

« V. — Quel que soit l'étranger, sans lui demander son nom, donne-lui la coupe de bienvenue et le siège près du foyer.

« VI. — Si ton peuple combat, ne te repose pas sur la bruyère en fleur. — Harald I<sup>er</sup> fut grand ; pour servir Dieu et défendre son peuple, il n'eut jamais que son glaive. Le courage au cœur vaut le fer à la main.

« VII. — Ne sois pas le maudit qui réjouit les corbeaux : mon secours est à celui qui commence et finit sa tâche les mains blanches. »

« Maintenant que je t'ai dit les Sept paroles du Saint, ô roi, j'ajoute ceci : Les hommes sont méchants, sois bon. Dans la foule, sois pareil au lys pur parmi des herbes folles. Sois le fier épi qui jette la bonne semence au milieu de l'ivraie. Et pour finir, je te rappelle encore la parole de Dieu :

« Il faut prier afin que les morts vivent heureux. »

### VIII

Après le sacre, ce fut au palais de l'Archevêque, dans la salle du grand chapitre qu'eurent lieu les présentations personnelles au petit roi.

La nuit tombant déjà, la foule se retira, sauf Wœlia, les sept Iarls et le clergé. Harald soupa dans cette salle, la tradition voulant qu'il ne quittât l'enceinte sacrée pour retourner au palais qu'après avoir dormi dans la crypte.

A mesure que cette heure redoutable approchait, Steven et Wœlia s'inquiétaient davantage. On avait averti le petit roi qu'il coucherait dans la basilique et l'enfant n'en avait pas paru autrement affecté. Mais, son souper achevé, quand l'Archevêque vint lui prendre la main et le mena, suivi de son cortège, par des voûtes et des escaliers de plus en plus obscurs, vers la crypte souterraine, Harald parut moins rassuré. Les grilles gardées par des hommes sûrs une fois franchies, on arriva à l'immense galerie circulaire des tombeaux. Des écussons étaient peints sur les murailles, des armes, des bannières et des torchères

suspendues aux piliers. Des colonnes énormes soutenaient l'abside. Entre ces colonnes épaisses, des chapelles s'enfonçaient de tous côtés dans les ténèbres des pourtours.

Creusée dans les entrailles de la terre, fermée par sept grilles de fer, éclairée par une seule lampe d'argent, la crypte aux sept fois sept piliers, s'ouvrait immense, noire et profonde, asile mystérieux, chapelle profonde réservée aux méditations funèbres des rois, la première nuit de leur règne. La flamme des torches jetait parfois de furtives clartés rouges dans les enfoncements d'ombre, puis de nouveau la nuit envahissait tout. Les pas retentissaient lugubrement sous les voûtes sonores. Un air humide et froid tombait sur les épaules. La main du petit roi serra plus étroitement la main de l'Archevêque dans ce trajet sinistre et il se retournait fréquemment vers Steven qui, à la tête des Iarls, marchait immédiatement derrière lui.

Autour d'une large et longue dalle rugueuse surgissant du sol, étaient rangées les tombes des rois. Là, l'archevêque arrêta enfin le cortège d'un geste large et se mit en prière devant cette dalle de granit. Le petit roi se rapprocha de Steven, et, se collant à lui, demanda tout bas d'une voix un peu inquiète :

— Il fait bien froid et bien noir dans ce souterrain. Sverto. Est-ce que j'y dois passer toute la nuit ?

— Oui, mon Roi, dit Steven, c'est ici que vous devez passer la nuit ainsi que l'ont fait tous vos aïeux.

— Ne vois-tu aucun moyen d'éviter cela, Steven ? demanda le petit roi en le frôlant davantage et cherchant à lui prendre la main. Mes aïeux étaient certainement moins petits que moi quand ils devinrent rois.

— Vous avez affronté bien d'autres dangers pires, mon bon petit seigneur ; votre courage vous a soutenu dans des épreuves plus rudes. Il ne vous abandonnera pas dans cette dernière nuit pénible mais courte. Ce sera l'épreuve suprême de toute une existence de gloires et de triomphes.

— Je tâcherai de ne pas avoir peur, Steven, mais ne crois-tu pas que beaucoup d'hommes plus grands que moi reculeraient à l'idée de reposer au milieu de tous ces morts ?

— Vous n'êtes pas moins grand que tous les autres hommes, mon seigneur, vous êtes au contraire plus grand que tous, puisque vous êtes leur souverain !

CHARLES FOLEY.

(La fin au prochain numéro.)





## A Nos Lectrices



ETTE année 1900, chères lectrices, amènera un bon nombre d'entre vous à Paris ; les merveilles qu'on y prépare vont vous y attirer.

Nous comptons beaucoup d'amies dans toutes les parties de la France, beaucoup dans ces pays étrangers où Le Journal des Demoiselles contribue à répandre notre belle langue et les vraies traditions du milieu familial qu'il représente. Françaises et étrangères, vous aurez assurément le même plaisir à voir votre journal figurer en bon rang dans le salon de l'Exposition, réservé aux publications périodiques.

Mais aucune de vous n'attendra ce moment, nous en sommes certains, pour se remémorer avec charme tout ce qui, depuis douze mois, a, grâce à nous, passé sous vos yeux et occupé vos heures les plus reposantes et les plus douces : nouvelles, causeries, articles graves ou gais, annexes abondantes, travaux artistiques ou utiles ; enfin, nos romans si variés, que chacune de vous y rencontre, vous nous le dites souvent, ce qui convient le mieux à son imagination et à son cœur.

A ce propos, vous remarquerez, non sans étonnement, que ce numéro final est doublé. La place manquait pour achever nos deux romans si attachants : **Le Roi des Neiges** et **Mirage d'or**. Voulant que nos lectrices eussent le plaisir de les avoir complets dans leur volume annuel, et que les nombreuses recrues fissent connaissance avec une œuvre nouvelle, la Direction n'a pas craint de s'imposer une coûteuse dépense pour offrir ce supplément important, vrai cadeau de fin d'année.

L'avenir tiendra les promesses de notre passé. Cette année, que nous voulons spécialement brillante, garde à nos abonnées de multiples surprises en tout genre et resserrera les liens de vive sympathie qui les attachent à nous.

Les travailleuses zélées recevront nombre d'ouvrages divers et charmants : modèles d'aquarelles, études de fusains, et, pour enrichir leur église, dès le numéro de janvier, une superbe chasuble avec ses accessoires.

Plus riche en travaux et en patrons, l'Édition verte attire chaque jour des adhérentes. Leur nombre, en s'accroissant encore, nous permettra d'élargir le cadre déjà si important des annexes spéciales à cette édition où déjà, cette année, figurera presque chaque mois une de ces impressions sur étoffe si goûtées, auxquelles les fantaisies du genre Art nouveau prêtent tant d'originalité.

Mais l'aiguille ne doit pas nous faire oublier les jouissances différentes que vous réserve la partie littéraire de votre journal ; il sait contenter tous vos goûts. Nous mettons, en effet, un soin scrupuleux à n'y admettre que des œuvres dont la portée morale aille de pair avec l'intérêt et le charme de style. Les noms qui les signent suffisent pour en témoigner.

Ainsi, au début de l'année, vous retrouverez, à votre vive satisfaction, M. MARYAN, avec un de ses meilleurs romans. Près d'elle, une nouvelle collaboratrice, M. ALANIC,



vous présentera sa vive et touchante héroïne : **Nicole**. **PIERRE DE GAMOND**, à qui nous devons d'amusantes nouvelles, contera ce qui se passe dans les **Têtes de jeunes filles**. **HENRI ARDEL** nous promet ensuite une de ses œuvres les plus finement observées. Enfin, **C. DE LAMIRAUDIE**, dans **Yvonne en voyage**, vous communiquera d'intéressantes lettres, récemment écrites par cette aimable **YVONNE** que nombre d'entre vous ont témoigné le désir de retrouver.

Vous nous prouvez combien votre esprit est ouvert aux choses sérieuses, en appréciant, à l'égal des romans, nos articles d'instruction, tous d'une réelle valeur. Cette année, vous y rencontrerez d'abord **TH. BENTZON**, avec ses études toujours remarquables, approfondies, revêtues d'un style magistral; cette fois, il s'agit de **Montréal et Québec**, ce Canada si sympathique à la France. Puis, **C. DE LAMIRAUDIE** apportera une de ses vivantes évocations du Moyen âge avec **Le Siège de Beauvais**. Ensuite ce sera une vision pittoresque, colorée, de **Roncevaux** et de sa vieille église en un jour de pèlerinage, par **J. DE CASTÉLIS**. **CH. ROZAN** a puisé dans sa mémoire d'érudit de curieuses anecdotes sur **Les Femmes d'esprit au XVIII<sup>e</sup> siècle**. **JACQUES DE LA FAYE** revient avec **Chambéry**, à cette Savoie dont il connaît si bien et les sites et les chroniques. Assise sera pour **A. CHEVALIER** le sujet d'un chapitre d'histoire de l'art. **PIERRE DE GAMOND**, sous ce titre : **Si j'étais reine**, fera le portrait des veuves royales de notre époque, et **M<sup>me</sup> DRONSART**, dans **Ménage impérial**, dira la vie intime des jeunes souverains de Russie.

Ce programme si étendu, les vingt-quatre numéros suffiront à peine à l'épuiser. Joignez-y les **Causeries périodiques**, où nos collaboratrices accoutumées : **M<sup>mes</sup> LASSA-VEUR, MARYAN, EDMÉE, DE LAMIRAUDIE**, entretiennent nos lectrices de musique, de morale ou des incidents de chaque quinzaine. Ajoutez encore des vers charmants, de gais monologues et saynettes pour les réunions de famille, des chroniques de modes où le goût et l'économie se mettent d'accord. Et vous aurez idée de tout ce que nous ferons pour conserver au Journal des Demoiselles sa supériorité et son caractère spécial.

Nos autres publications ont droit à l'appui de cet aîné. Près de la grande sœur qui le lit sous la lampe, mettez aux mains de la fillette de huit à quatorze ans cette délicieuse Poupée modèle, qui stimule, en l'amusant, son zèle pour l'aiguille, et dont les multiples découpages réclament la collaboration des grands et des petits.

La mère de famille, elle, comprendra l'utilité pratique de **La Toilette des Enfants**, le seul journal qui s'occupe de cet âge pour lequel les mains maternelles peuvent si aisément confectionner tous les vêtements, avec un peu d'adresse... mais aussi grâce de bons modèles que nous leur offrons.

C'est donc un affectueux au revoir que nous disons à nos fidèles lectrices avec une confiance déjà justifiée; nous espérons que chacune d'elles en amènera plusieurs autres, conquises par les éloges qu'aura su lui inspirer son attachement sincère et mérité pour son cher journal.

Vous nous récompenserez ainsi de nos efforts en nous témoignant que **Le Journal des Demoiselles** garde près de vous la place qu'il désire et qu'il a toujours occupée : celle de conseiller souriant, d'ami préféré de la famille.

LA DIRECTION.

Voir la Lettre rose ci-jointe.





## MIRAGE D'OR

SUITE

### DEUXIÈME PARTIE

#### I



Le mois de février tirait à sa fin; un soleil frileux commençait à paraître, dardant de pâles rayons éclipés sans cesse, après une faible lutte, sous les nuages floconneux, lourds des dernières neiges. Une brise un peu âpre agitait, sur la façade de la petite maison, les pampres dépouillés de la vigne-vierge et les rameaux souples des rosiers

grimpants qui portaient encore quelques boutons jaunés et desséchés, momifiés sur leur tige. Les lézardes des murs se révélaient tristement, l'hiver les ayant privés de leur discrète écharpe de verdure; mais ce qui prêtait encore davantage un aspect désolé à l'habitation, c'est que tous les volets en étaient hermétiquement clos, comme les paupières d'un dormeur frappé de léthargie, tandis qu'aux coups de vent les plus vigoureux, un écriteau en bois, fraîchement peint, battait contre la grille : *Maison à vendre ou à louer !*

La famille Genest avait quitté Villebon-sur-Marne, M. Genest ayant obtenu, avec l'appui de son gendre, une situation à Paris, dans une grosse entreprise industrielle. Ce départ laissait des regrets à Villebon; on se plaisait à dire que la ville perdait une jolie famille : « Ils étaient tous si beaux, ces Genest, et si intéressants, malgré les prétentions et l'insupportable vanité du père. »

A l'instant même où une heure sonnait à la chapelle du couvent voisin, une calèche attelée de deux beaux chevaux déboucha au tournant de la route et vint s'arrêter devant la grille. Une jeune femme très élégante l'occupait seule; elle rejeta la couverture soyeuse qui couvrait ses genoux, et, à demi-soulevée sur la banquette, pencha en avant sa tête fine et gracieuse dont les cheveux opulents se massaient en ondes dorées sous une toque de fourrure.

— J'arrive trop tard, murmura-t-elle avec tris-

tesse, en voyant la physionomie fermée de la maison et l'écriteau révélateur.

Le valet de pied avait sauté du siège et attendait auprès de la portière. Mais la jeune femme semblait hésitante; pourtant, ses yeux, cessant d'inspecter la maison, se reportèrent sur l'écriteau, et elle lut, au-dessous de la rubrique consacrée, l'indication supplémentaire : « Pour visiter, s'adresser à M. Lebuc, horticulteur, même rue. » D'un bond, elle s'élança sur le marchepied et se dirigea vers la porte à claire-voie d'un enclos voisin, derrière laquelle s'apercevaient des entassements de cloches à melons et l'éclat terni des vitres d'une serre.

Au seuil d'une maisonnette basse, une vieille paysanne tricotait, assise sur une chaise de paille, et, à ses pieds, un petit enfant plantait des bouts de bois dans de vieux pots cassés.

— Ça poussera au printemps, grand'mère, disait-il de sa voix bégayante, au moment où la visiteuse entra dans l'enclos.

Et la grand'mère répondait, hochant la tête :

— Le bois mort, mon petit, c'est comme les vieilles gens, ça ne reverdit plus au printemps.

— Madame Lebuc, dit la jeune femme, je vous souhaite le bonjour ! Et comment vont les rhumatismes ?

La vieille écarquillait les yeux, derrière ses lunettes, et la regardait d'un air dérouté.

— Faites excuses, madame, balbutia-t-elle, se levant péniblement de sa chaise, vous êtes bien honnête. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Mais je crois, vraiment, que vous ne me reconnaissez pas, madame Lebuc ! cria la visiteuse d'un ton de surprise désolée.

La bonne femme écarquillait de plus en plus ses paupières ridées sur ses prunelles pâlies.

— Je suis Jacqueline, Jacqueline Genest ! Voyons, madame Lebuc ! Vos jambes et votre dos, sur lesquels j'ai promené l'autre hiver tant de sinapismes, devraient au moins se souvenir !

— Ah ! mademoiselle Jacqueline !... madame, c'est-à-dire, faites excuse, c'est que mes jambes et mon dos n'ont point d'yeux, sans quoi ils ne seraient pas ingrats. Et puis, c'est qu'aussi il y a longtemps qu'on ne vous a vue ! Et vous n'êtes plus M<sup>lle</sup> Genest, Genêt d'Or qu'on disait... vous êtes M<sup>me</sup> la comtesse de Lègle !

— Je suis tout de même encore un peu Jacque-



line Genest, répondit-elle avec un sourire forcé et une nuance d'amertume que ne saisit pas la vieille femme. Vous me trouvez donc bien changée, madame Lebuc !

— Dame ! C'est votre chapeau avec son grand plumet et vos belles fourrures partout à votre robe qui m'ont embrouillée, pour sûr. Sans compter qu'on dirait que vous avez grandi, mademoiselle... madame, et, vraiment, vous avez maigri, vous n'avez plus une si bonne ronde figure qu'autrefois. Vous v'là donc revenue, à la fin ? Et justement comme votre famille est partie !...

— Oui, interrompit Jacqueline ; quand donc sont-ils partis ? Moi qui espérais encore les trouver ici !

— Ils ne sont partis que ce matin, à six heures, mademoiselle... madame. Du moins, votre maman et les demoiselles, et les deux petits messieurs n'ont quitté que ce matin, mais votre papa s'en est allé dès hier... Vous ne les manquez pas de beaucoup, c'est pas de chance, tout de même, car, depuis votre mariage, on ne vous a point revue ; le temps devait leur durer, à votre maman et à ces demoiselles ! Vous avez donc voyagé bien loin que vous n'avez pas pu revenir plus tôt ?

— Oui, très loin, répondit Jacqueline évasivement. — Le bavardage de la bonne femme semblait lui peser, et son regard retournait avec obstination vers le toit de la maison à vendre. — Dites-moi, mère Lebuc, reprit-elle, puisque vous avez la clé pour faire visiter, donnez-la-moi donc. Je vais entrer un peu, et je vous la rapporterai tout à l'heure.

Quelques minutes plus tard, Jacqueline reparessait sur la route, un trousseau de clés bruisant entre ses doigts. Elle ouvrit la grille, franchit la petite cour sablée, gravit le perron, et pénétra dans la maison.

L'obscurité et le silence qui y régnaient lui saisirent péniblement le cœur. Pourtant, elle se dirigea sans hésiter vers la porte de la salle à manger, comme si elle espérait y trouver les échos joyeux du rire des enfants, les voix vibrantes des garçons, et tout ce qui, dans son souvenir, rendait cette pièce la plus joyeuse et la plus animée de la maison... Une obscurité encore plus profonde la fit reculer, car les contre-vents, entièrement pleins, ne laissait passer aucun rayon de lumière.

Après un premier moment de stupeur désolée, Jacqueline, traversant la pièce à tâtons, alla ouvrir la fenêtre et entrebâiller les volets. Mais, avec le jour, la salle à manger apparut toute démeublée, semblant plus grande et si froide, veuve de sa large table ! Et Jacqueline, luttant contre l'impression navrante de ce vide, évoquait de tout son pouvoir la grande table de chêne, aux pieds massifs, entre lesquels elle avait tant joué, jadis, avec ses frères, et les chaises à dossiers hauts et lourds, et le vieux bahut sculpté avec son dressoir... La console de marbre n'était-elle vraiment plus dans

l'encoignure ?... ni la jardinière de vieux Rouen où Suzanne disposait, avec tant d'art et de grâce, les fleurs du jardin, et qu'elle-même, Jacqueline, avait bien souvent garnie avec les bouquets de fiancée que lui prodiguait M. de Lègle ?...

Le vent rabattit les deux volets ; tout rentra dans le noir. Jacqueline poussa un soupir étouffé et eut un petit frisson.

Elle sortit de la salle à manger. La baie de l'entrée, restée entr'ouverte, éclairait l'escalier ; elle le monta lentement et se trouva devant la porte de « la chiffonnière ». Sa main se posa sur le bouton de la serrure, mais ne le tourna pas. Une émotion singulière lui faisait battre le cœur.

« Il me semble que je vais les voir en ouvrant la porte ! » songait-elle. Puis, brusquement, elle fit jouer le bouton, en criant d'une voix qu'elle affectait de rendre moqueuse comme pour s'égayer elle-même : « Suzanne, Denise ! C'est moi, maman !... »

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge et ses yeux se remplirent de larmes.

La chambre était dans la pénombre, mais suffisamment éclairée à travers les lattes des volets pour que l'on pût constater sa parfaite nudité.

« Dire que depuis six mois je ne les ai ni vues ni embrassées, moi qui ai vécu là si longtemps, au milieu d'elles ! Voilà la fenêtre où Suzanne peignait ses anges. Il me semble que je vois son profil sur la vitre et ses grands yeux qui regardent toujours on ne sait où... Et voici le coin où Denise et moi nous avions nos paniers à ouvrages, tout notre attirail de couturières... Le piano était ici. C'est là, à droite de la cheminée, que maman demeurait si longtemps parfois, dans son grand fauteuil. Que nous avions de peine, surtout ces dernières années, à la tirer de ses méditations tristes ! Et pourtant c'étaient ses bons moments, ceux qu'elle passait avec ses filles, pauvre mère ! Comme elle ressentait quelquefois quand elle entendait papa fermer la porte d'entrée en ébranlant toute la maison suivant son habitude ! Nous le lui avions dit pourtant, mais il n'y prenait pas garde, il ne se doutait pas qu'il la faisait souffrir... Mes pauvres chéries ! au moins êtes-vous plus heureuses là où vous êtes ? J'ai su si peu de chose de vous dans ces circulations perpétuelles, depuis six mois ! »

Elle sortit de la pièce, fit quelques pas sur le palier, longea un corridor et poussa la porte de son ancienne chambrette toute petite et étroite, où, tant d'années, elle avait dormi, chanté, pleuré ou rêvé, suivant l'heure et les circonstances.

Elle resta immobile sur le seuil. La lumière crue, tombant de la fenêtre sans rideaux ni volets, faisait reluire les carreaux nus du plancher peint en rouge, et Jacqueline sentait sa pensée se replier encore davantage en elle-même.

« Combien c'est singulier de se regarder passer,



parler, agir, dans le temps qui n'est plus ! » dit-elle à mi-voix.

Ah ! les beaux rêves qu'elle avait faits là, entre ces quatre murs ! rêves d'espoir en l'avenir, en sa jeunesse ! Les beaux projets qu'elle avait bâtis ! Les belles histoires qu'elle s'était racontées ! contes bleus, contes de fées, si délicieux, si charmants... Comme elle avait été gaie et joyeuse et légère, même quand elle se croyait morose et triste !... Est-ce que tout cela s'en était allé ailleurs, ainsi que les meubles, et ne le retrouverait-elle plus jamais ?

Alors elle se revit le matin de son mariage, à genoux au pied de son lit, devant la petite Vierge de stuc qui surmontait le bénitier, demandant avec tant de volonté droite, avec un désir si sincère, d'être une femme aimante et bonne pour celui auquel elle se donnait, de marcher toujours loyale et vaillante à côté de lui dans la vie...

Et il sembla tout à coup à Jacqueline que son cœur était vide, nu comme la chambrette, qu'une lumière brutale et cruelle en avait fouillé les replis, mettant à jour l'inanité et la fausseté de ses plus beaux rêves de jeune fille... Comme il avait été mal compris, froissé, bafoué, ce pauvre cœur ! Le triste amour qu'on lui avait offert en pâture !... Comme on avait tué à plaisir toutes les aspirations nobles et élevées de son être, pour la plier de gré ou de force aux exigences d'une vie futile, énervante, creuse, toute pleine de platitudes mondaines. Et l'inconscience avec laquelle on l'avait contrainte à ce rôle humiliant de poupée dont le but unique devait être d'ajouter une vanité de plus à celles dont vivait son mari... Et ses délicatesses traitées de puérilités, avec quel cynisme on lui avait mis sous les yeux et fait toucher du doigt toutes les laideurs de la vie, celles auxquelles jusque-là elle ne voulait pas croire et celles, bien plus nombreuses, qu'elle ne soupçonnait même pas.

« Déniaisez-vous donc, ma chère ! Combien de temps aurai-je le ridicule de promener à mon bras une petite provinciale que les choses les plus simples révolutionnent ! »

La veille encore, elle l'avait entendu cette phrase ironique, et, pourtant, il lui semblait que depuis six mois elle s'était bien déniaisée ! Au point même que de la joyeuse et confiante et candide Jacqueline qui avait quitté cette chambre un matin d'octobre, sous son grand voile de tulle blanc, elle ne retrouvait plus rien aujourd'hui. La bonne vieille avait raison : M<sup>lle</sup> Genest d'Or et la comtesse de Lègle n'étaient plus du tout la même personne...

Et elle croyait voir, au milieu de la chambre, la Jacqueline d'autrefois qui la contemplait d'un œil triste et humilié. Elle porta ses deux mains à son visage comme pour le lui cacher, et se sentit l'âme désolée, bien que ses yeux un peu fiévreux restassent secs. Que pouvait-elle faire ?... Est-ce que le bon Dieu ne viendrait pas à son aide dans cette

lutte de chaque jour où elle perdait pied pour conserver l'idéal que sa jeunesse lui avait mis au cœur ? Si elle l'avait oublié volontairement, un jour, cet idéal, n'était-ce pas pour procurer aux siens plus qu'à elle-même ce bien-être et ce repos matériel que les soucis de la pauvreté lui avaient fait croire la chose avant tout nécessaire. Elle perdait pied, c'était certain, et elle avait beau tourner les yeux de tous côtés dans le tourbillon qui l'entraînait, elle ne voyait rien à quoi elle pût se reprendre ; cependant, elle se sentait faite pour quelque chose de meilleur.

Elle laissa tomber ses mains d'un geste de désespérance, puis son visage mobile s'éclaira soudain. On eut dit que la vue du ciel, où les nuages gris et les trouées bleues se livraient une bataille acharnée, lui avait suggéré une pensée d'espoir.

Oui ! quelque chose pouvait venir à son aide, viendrait peut-être... un petit enfant !... Un petit enfant blond et rose, avec des yeux limpides, qui lui nouerait autour du cou ses bras ronds et potelés, qui mettrait sur ses joues des baisers d'ange... Un petit enfant !... Elle les avait toujours adorés, mais, maintenant, elle comprenait, comme elle ne l'avait jamais fait, tout ce qui pourrait tenir pour elle dans cette petite vie qui se détacherait de la sienne, qu'elle animerait pour ainsi dire de son souffle, à qui elle communiquerait une si grande part de son âme... Mais viendrait-il, cet envoyé du ciel ?...

Jacqueline se détourna et, machinalement, se reprit à longer le corridor. Une porte au fond céda sous la pression de sa main, et, au moment où elle pénétrait dans une petite pièce éclairée par une large fenêtre, et qui communiquait avec la chambre voisine, l'ancienne chambre de ses parents, un flot de souvenirs lui assaillit l'esprit.

C'était dans cette chambrette, longtemps fermée à la suite du malheur, que le plus jeune de ses frères, le petit Adrien, avait souffert d'une cruelle maladie et était mort à l'âge de quatre ans.

Jacqueline croyait le voir encore. Il était si beau, le cher petit, avec ses cheveux blonds frisés en boucles courtes qui lui donnaient l'air d'un saint Jean-Baptiste de procession, et ses grands yeux bleus de pervenche ; si gai, si doux, avec des mots drôles, le favori de toute la famille, l'adoration de ses sœurs. Il n'avait pas de plus grande joie que d'apprendre des chansons, et il les chantait d'une petite voix si comiquement juste et aiguë que l'on mourait de rire en l'écoutant.

Pauvre chérubin ! le cahier de chansons illustrées, donné pour sa fête par la bonne M<sup>me</sup> Fromental, avait traîné sur son petit lit tout le temps de sa maladie. Jusqu'à la fin, il ouvrait ses yeux dolents pour demander : « — Mon cahier de chansons. » Et, dans les moments d'acalmie, on l'entendait fredonner :

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés !



d'une pauvre voix faible que l'on ne pouvait plus écouter sans pleurer.

Un dépôt à la jambe qui s'était formé soudainement, sans que l'on s'en doutât, avait pris tout à coup une gravité effrayante. On l'avait opéré plusieurs fois, et Jacqueline se souvenait encore, avec un frisson, de l'effroi que lui causait son père dans ces circonstances. S'enfuyant à l'extrémité du jardin, la figure bouleversée, il restait sous le massif de tilleuls, les deux mains crispées sur ses oreilles, de peur d'entendre les plaintes de son fils. Mme Genest, elle, ne voulait pas quitter la chambre; à genoux auprès du lit, détournant les yeux pour ne pas voir les instruments affreux fouiller le membre palpitant, elle serrait sur sa poitrine la tête du petit martyr et cherchait à étouffer ses cris sous des baisers...

Les médecins de la ville s'étaient déclarés impuissants. Alors Bernardin Genest qui paraissait trouver un soulagement à sa douleur en répétant : « Je veux pouvoir me dire que je n'ai rien ménagé pour sauver mon fils ! » avait fait venir à grands frais un chirurgien de Paris. Celui-ci ne cacha pas que le cas était bien mauvais et qu'il croyait l'enfant perdu. Mais sur les instances du père, il consentit à tenter encore la chance des opérations. La mère avait protesté faiblement : elle n'avait plus d'espoir qu'en Dieu, elle aimait mieux lui abandonner son enfant, sans recourir à ces moyens cruels et incertains, pires que le mal, que la mort sans douleur ! Son mari s'emporta contre les défaillances morales des femmes, affirmant qu'il était résolu à lutter jusqu'à la fin...

Et quand tout avait été fini, quand la pauvre petite âme blanche eut enfin rompu la chaîne qu'on lui avait rendue si douloureuse, longtemps après, Jacqueline se rappelait d'avoir entendu souvent sa mère murmurer, comme poursuivie par un remords et se tordant les mains d'angoisse :

« Que de tortures inutiles ! que d'horribles tortures ! Pardonne-nous, mon enfant chéri ! pardon ! »

Des larmes, à ce souvenir, coulèrent sur les joues de Jacqueline et elle entrevit quel calvaire était réservé, parfois, à la maternité dont, tout à l'heure, elle n'avait évoqué que les joies. En tendant les mains pour recevoir le fardeau béni, on ne pouvait accepter les unes et rejeter l'autre ; il fallait tout embrasser à la fois et se dire que plus le don serait désirable et précieux, plus l'on tremblerait.

Lentement, elle continua son pèlerinage à travers l'habitation déserte, parcourut la chambre de ses parents, celle de ses sœurs, gravit l'escalier des mansardes occupées par les garçons. Elle eut un sourire amusé, malgré sa tristesse, devant la lucarne de Gustave d'où la vue s'étendait sur un superbe horizon de campagne dont on ne pouvait jouir malheureusement qu'en grimpant sur une chaise ; ce petit inconvénient n'était pas suffisant

pour refroidir l'élan poétique du jeune rhétoricien, et sa lucarne lui avait inspiré jadis des stances vibrantes d'enthousiasme... Composait-il encore des odes et des stances, le brave Gustave, dans la maison d'exportation du Havre où il s'était obstiné à aller s'ensevelir depuis quatre mois ?

Jacqueline inspecta dans tous les coins le grenier peuplé de souvenirs, puis redescendit l'escalier, caressant doucement la rampe de bois en se rappelant combien de fois elle avait happé au passage et rudement secoué les deux petits que l'on ne pouvait corriger de la dangereuse habitude de s'y laisser glisser à califourchon.

Elle eut un dernier regard pour « la chiffonnière », poussa un soupir et referma la porte.

Il lui sembla, alors, que l'oppression de cette solitude et de ce silence, à chaque instant plus pénible, se dissiperait un peu en parcourant le jardin.

Elle jeta un regard, au passage, dans le cabinet de son père et dans le salon, fronça le sourcil, secoua la tête comme pour chasser de mauvais souvenirs et ne s'y attarda pas.

Pour gagner le jardin, le plus simple était de prendre par la salle à manger et de sortir sur le perron de la vérandah. La brise avait rouvert les contrevents de la salle à manger, elle trouva sans tâtonner la porte de communication, bien que les nattes de paille de couleur qui formaient rideaux fussent abaissées et hermétiquement attachées sur les vitrages. Là, le plein jour tombait du plafond transparent et éclairait le plus beau désordre. Les meubles de la vérandah n'avaient sans doute pas été jugés dignes du déménagement, aussi Jacqueline la retrouvait dans son aspect familier de jadis. Les râteliers édentés, les bûches tordues, les vieux joujoux cassés, les raquettes crevées étaient disséminés sur le plancher ou accrochés au mur ; le guéridon boiteux, en tôle dépeinte, occupait toujours la même place, et le laurier mort, abandonné dans sa caisse vermoulue, dressait ses branches desséchées comme le jour où...

Jacqueline subitement revît toute la scène, entendit les mots désespérés et passionnés de Gérard Dalistro, ses sanglots, quand il pleurait affaîssé sur la table... Il lui semblait, maintenant, que ce souvenir éveillait en elle une émotion plus forte que ne l'avait fait la réalité même. Certes, elle aurait trouvé de meilleures paroles pour le calmer, des mots moins brefs, moins durs... Son appel pressant : « Ecoutez-moi, je vous en conjure ! il en est temps encore... vous ignorez trop la vie !... » vibra de nouveau à ses oreilles. Avait-elle eu raison, avait-elle eu tort de repousser cet avertissement?... Il ne se trompait pas ; elle allait alors en aveugle vers un but qu'elle ignorait, et, à ce moment, il eut été encore possible de reculer pour... Pourquoi?... Pour l'écouter, lui qu'elle savait être sincère...

ANT. ALHIX.

(La fin au prochain numéro.)





## ❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra. — Opéra-Comique. —  
Théâtre lyrique Renaissance. — Nouveau-Théâtre.  
— Grands concerts Colonne.



u moment où nous écrivons ces lignes, *La Prise de Troie* vient d'être représentée à l'Opéra; nous reparlerons à loisir de cette œuvre remarquable où se manifeste le génie de Berlioz. Quant au *Lancelot*, de M. Joncières, on ne paraît pas très pressé encore et après les grands succès de M<sup>lle</sup> Delna, dans *Le*

*Prophète*, *La Favorite* et *Samson et Dalila*, la brillante pensionnaire de l'Opéra a été choisie par M. V. Joncières pour créer l'un des principaux rôles de son nouvel ouvrage. M<sup>lle</sup> Bréval est réservée pour chanter, à l'époque de l'Exposition : *Le Cid*, *Patrie !* et *Le Roi d'Ys*. Notre grand ténor Saléza a repris le chemin de l'Amérique, et c'est le ténor Lucas qui l'a remplacé dans *Salammbô*, avec M<sup>me</sup> Bosman.

Le ballet en un acte et trois tableaux : *Javotte*, écrit par notre savant maître Saint-Saëns, sur un scénario de M. J.-L. Croze, avait trouvé de trop brillants succès en 1896, d'abord à Lyon, puis au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, pour que M. Albert Carré ne s'emparât pas de ce fin joyau pour la scène Favart.

Sur une gentille paysannerie des plus simplette, M. C. Saint-Saëns a su faire jaillir de sa palette d'or d'harmonieuses et étincelantes inspirations.

Le grand artiste n'avait pas besoin d'un sujet *tristanesque* pour s'élever aux sommets de l'art.

Voici en deux mots le canevas préparé par M. Croze : Une jeune paysanne des montagnes du Morvan quitte la maison paternelle pour aller rejoindre son petit amoureux Jean à la fête du village. Ses parents la retrouvent grâce au garde champêtre.

Au deuxième tableau, pour la punir, ils la condamnent à tout nettoyer dans le ménage, et fermant la porte de la maison, s'en vont à leur tour voir la fête. Mais Jean a bientôt escaladé la fenêtre et les deux amoureux s'exercent à la danse, bousculant tout dans la chaumière. Lorsqu'un peu émus par les inévitables libations, les vieux mettent en tâtonnant la clef dans la serrure, lestes comme deux pinsons, Javotte et Jean s'échappent par la-

dite fenêtre. Grande colère des parents, comme le matin, en trouvant l'oiseau encore envolé.

Au troisième et dernier tableau, la nuit est venue et, aux lueurs des lanternes vénitiennes, dans le même charmant décor du début, les parents de Javotte, revenus à sa recherche, la retrouvent au moment de son succès. Un concours de danse a été ouvert par le seigneur et les autorités du village assemblés, et Javotte vient de remporter le prix. Ses parents désarmés, sur la promesse de Jean d'épouser leur fille, embrassent les fiancés. On se livre alors à une danse générale, et Javotte est portée en triomphe.

Sur cette mince trame, M. Saint-Saëns a répandu les merveilles de son art symphonique, créant des motifs lumineux, tout ensoleillés de gaieté; telle l'amusante invention en canon, confiée aux bassons, pleine de malice et d'esprit. La clarinette chante une exquise *valse lente* et, dans tout ce qui la précède et la suit, on sent la main d'un maître qui joue avec les thèmes, les variant, les ramenant avec une fantaisie qui tient du prodige.

M<sup>lle</sup> Chasle est charmante sous le travesti de Jean, et M<sup>lle</sup> Santori est tout à fait gracieuse dans le rôle de Javotte. Les autres mimes sont des mieux stylés par l'habile directrice du corps de ballet, M<sup>me</sup> Mariquita. L'orchestre de M. Luigini détaille à merveille la fine instrumentation de M. Saint-Saëns, le tout encadré dans de charmants décors aux verts feuillages. M. A. Carré a partagé le succès du maître.

La reprise de *Cendrillon* a été éblouissante avec les artistes de la création. Donnée en matinée le jour de Toussaint, la belle œuvre de Massenet a excité un enthousiasme indescriptible. Les reprises de *Fra Diavolo*, d'Auber; de *Carmen*, des *Pêcheurs de Perles*, de Bizet, de la dramatique *Navarraise*, de Massenet, avec la touchante M<sup>me</sup> de Nuovina, ont reçu le plus chaleureux accueil du public et sont la source de constants succès. On s'occupe de l'exquise *Proserpine*, de Saint-Saëns; de *Louise*, de Charpentier, et de l'*Orphée*, de Gluck, qui sera, dit-on, la première œuvre présentée sur la scène Favart.

Au Théâtre Lyrique (Renaissance), malgré les brillantes représentations de la *Lucie*, de Donizetti, avec M. Cossira et M<sup>me</sup> Parentani, et les études d'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, avec M<sup>me</sup> J. Raunay, le vaillant ténor Cossira et l'excellent baryton Soulacroix, on a donné une première :



*Daphnis et Chloé*. Le sujet est tiré de la mythologie, d'après Longus, écrivain grec du IV<sup>e</sup> siècle, auteur du roman *Daphnis et Chloé*, dont la grâce bucolique a séduit les auteurs, MM. J. et P. Barbier et M. H. Maréchal. Nous n'insisterons pas sur la façon dont les librettistes ont traité cette pastorale en trois actes, mais nous dirons, malgré leur grand talent, qu'ils ont eu tort de la transporter à la scène. M. Maréchal, dès le début, a eu des inspirations pleines de poésie et de grâce. Il faut regretter qu'il n'ait pu continuer; le livret manquant d'action et de grandeur, le musicien est resté froid et incolore. Cependant, en maints endroits, l'ouvrage a paru plaire au public. Il a été très bien interprété par MM. Soulacroix, Andrieu, Bourgeois, M<sup>mes</sup> Leclerc, Frandaz, L. Richard, et monté avec goût : décors et costumes du meilleur effet.

Depuis la première de *Tristan et Iseult*, drame musical en trois actes, poème et musique de R. Wagner, traduction française de MM. A. Ernst, de Fourcaud et P. Bruck, représenté au Nouveau-Théâtre le 28 octobre 1899, sous la direction de M. Charles Lamoureux, le grand succès de l'œuvre ne semble pas s'être ralenti, alors que nous touchons à sa dernière représentation, à moins que...

Notre cadre restreint ne nous permet pas de donner une analyse complète d'une œuvre de cette envergure; mais nous voudrions en indiquer les grandes lignes, ainsi que l'a fait Wagner dans sa symphonique et dramatique ouverture. Il y peint superbement les angoisses de ses héros et y a exprimé les principaux motifs, qui, dans sa pensée, indiquent l'état d'âme de ses personnages.

Au premier acte, c'est le navire sur lequel Tristan conduit l'irlandaise Iseult à son oncle, le roi Marke, qui doit l'épouser. Tristan qui, dans un combat, tua Morold, le fiancé d'Iseult, et lui envoya sa tête coupée, ne se doute pas qu'il l'aimera!... Toutes les péripéties de ce drame terrible découlent de cette situation et tous les personnages qui entourent Tristan et Iseult; Kurvenal, l'écuyer du héros; Brangaine, la suivante d'Iseult, le traître Melot, le roi Marke, ne sont qu'épisodiques. Seuls, Tristan et Iseult sont au premier plan.

Au second acte, Tristan et Iseult sont dans les jardins du roi Marke, car Brangaine qui avait reçu l'ordre de leur verser un philtre de mort — Iseult voulait mourir — leur a volontairement fait prendre un philtre d'amour... et ils en causent un peu. Mais ils sont surpris, le traître Melot a prévenu le roi, et blesse Tristan à mort.

Au troisième acte, Tristan meurt dans les bras d'Iseult éperdue, qui reçoit son dernier soupir et tombe à son tour sur le corps du héros, exhalant son âme, en lançant vers le ciel la sublime page de l'« Hymne à la nuit », au moment où cette âme s'envole vers les célestes régions. Cette inspiration est certainement la plus admirable de l'œuvre. Sa douceur et son charme indicibles, après les tragiques angoisses des dernières scènes, répandent un calme et une poésie incomparables.

M. Gibert, plein de courage, mais pour qui le rôle de Tristan semble écrasant, avec un orchestre qui ne l'est pas moins, malgré sa perfection, a mérité des applaudissements. M<sup>me</sup> Litvine, avec une jolie voix, montre de réelles qualités dans cette musique difficile; M<sup>me</sup> Bréma est tout à fait remarquable, comme chanteuse et comme comédienne dans le rôle de Brangaine. Les rôles secondaires de Kurvenal et du roi sont bien tenus par MM. Sainprey et Vallier. L'orchestre Lamoureux et son chef, toujours admirables. Mais que de longueurs!

Le lendemain de cette première, M. Edouard Colonne retrouvait son public et ses triomphes au Châtelet. Cette audition, consacrée à la musique de nos maîtres français, a débuté par le *Chasseur maudit*, de C. Franck.

Le grand maître Saint-Saëns, a ensuite fait entendre, en compagnie de M. Diemer, son *Grand duo*, pour deux pianos (1<sup>re</sup> audition), sa belle suite *Algérienne* et son superbe *Scherzo*, où le compositeur et les interprètes furent acclamés par d'enthousiastes ovations, renouvelées chaque fois par un nombreux public. La charmante suite d'orchestre de *Namouna*, de Lalo, a mis le comble au triomphe de M. Colonne et de son orchestre.

Au Conservatoire, sous la direction de M. Taffanel, on a donné une superbe audition de la *Vision du Dante*, le poème lyrique qui a obtenu cette année le prix Rossini, et dont la musique a été écrite par M. Max d'Ollone, sur un livret de MM. Eugène et Édouard Adenis. Le succès de M. Max d'Ollone a été complet, et le public, sous le charme du style de ce jeune musicien qui échappait enfin aux idées ambiantes et consentait à faire de la musique claire, française et compréhensible, l'a acclamé avec un sincère enthousiasme.

— A demander, au Ménestrel : *La Flèche et la Chanson*, ravissante mélodie nouvelle de Xavier Leroux. — 2 bis, rue Vivienne.

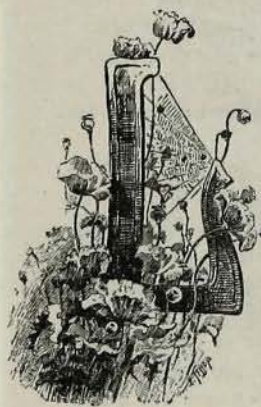
MARIE LASSAVEUR.







## Causerie de Quinzaine



E mois de novembre a commencé par deux jours de pieux pèlerinages. Paris est certainement la ville du monde où le culte des morts est le mieux célébré. Cette année, au Père-Lachaise, la foule se portait vers l'œuvre grandiose de M. Bartholomé, dédiée « Aux Morts », et chacun y portait son tribut d'admiration; ne nous sera-t-il pas permis de regretter cependant que l'ar-

tiste n'ait nulle part placé la Croix devant les désespérés dont il nous offre l'image. Notre cœur la cherchait plus encore que nos yeux, elle seule pouvant relever et soutenir dans les brisements de la séparation cruelle.

Au cours de nos funèbres pérégrinations, nous avons constaté, chères lectrices, que de grandes modifications ont été apportées depuis quelques années dans les épitaphes; il y a cinquante ans, elles constituaient de véritables oraisons funèbres et des panégyriques sans omissions; maintenant, un nom, la date de la naissance, celle de la mort, rien de plus; cela suffit à ceux qui nous ont aimé; pour les indifférents, qu'importe?

Naguère, dit-on encore, les anciennes épitaphes servaient parfois de réclame aux survivants et rappelaient aux clients le commerce *continué*; dans d'autres circonstances, on en faisait des jeux d'esprit, telles ces deux inscriptions récemment publiées dans un journal, l'une relevée sur la tombe d'un horloger suisse, l'autre... vous n'aurez qu'à lire.

Voici la première :

*CI GIT*

*dans une position horizontale*

*M. X.*

*en son vivant horloger.*

*L'honneur fut le ressort de sa vie  
et le travail le régulateur de son temps.*

*Ses mouvements étaient bons;  
la crainte de Dieu et l'amour du prochain  
furent toujours la clef de sa conduite.*

*Il vécut heureux jusqu'au moment  
où le grand Horloger de l'Univers  
jugea à propos de briser  
la chaîne de ses jours  
ce qui arriva à l'âge de.....*

La seconde est ainsi conçue :

*CI GIT*

*M. X.*

*ancien avoué,*

*ancien juge de paix,*

*ancien maire,*

*ancien juge au tribunal de commerce,*

*ancien président du tribunal civil,*

*appelé à d'autres fonctions*

*dans le ciel!*

Décidément, toutes nos préférences sont pour les épitaphes contemporaines.

Les fleurs, comme les paysages, seraient-elles des « états d'âme »? Il nous avait paru le 2 novembre que le chrysanthème était bien la fleur des tombes. Tout autre fut notre impression quelques jours après à l'exposition d'horticulture; à vrai dire, du chrysanthème primitif il ne reste là que le nom; tant qu'on n'a fait qu'écheveler ses pétales nous avons applaudi, mais que dire de ces fleurs énormes pareilles à des choux multicolores et dont quelques-unes semblent taillées dans du carton?

Quant aux dahlias-cactus, dits « fleurs nouvelles », on les croirait artificiels dans leur raideur et le tranchant de leurs nuances; combien plus gracieuses les clématites ligneuses et leur douce gamme du mauve au violet. Avec les bégonias simples et doubles nous rentrons dans la note éclatante; peu d'orchidées, cette année, sauf une variété nouvelle dont l'originalité consiste dans les racines apparentes, est-ce un progrès?

Nous pouvons louer sans restrictions, légumes et fruits, notre raisin français n'a plus rien à envier à celui des serres de Jersey. Ici encore une innovation : le raisin-cornichon blanc aux longs grains en forme d'olives.

La corbeille de fruits tend à remplacer les fleurs dans les diners, au moins comme milieu de couvert, car on jette les fleurs de tous côtés sur la table; branches de mimosa, violettes de Parme à longues tiges enlacées dans un apparent désordre forment une décoration simple et de bon goût.

L'exposition d'horticulture fermait le 13 novembre, c'était ce jour-là même que l'astronome Falb, de l'Université de Prague, avait annoncé que le monde prendrait fin par la collision de la terre et d'une comète, laquelle poursuivait sa course le



crime accompli, ni plus, ni moins qu'un simple corsaire. Était-ce confiance en la Providence, ou défiance de l'astronome? nous n'avons plus revu les terreurs de l'an mil et, le 13 novembre, nul Parisien ne s'inquiétait de la comète qui a dû changer son itinéraire sans prévenir l'Université de Prague. Au contraire de notre calme, il paraît qu'on s'est fort agité en Afrique; les ouvriers ne travaillaient plus, Arabes et Israélites remplissaient mosquées et temples; on priait, de longues processions de croyants traversaient la ville. A Tunis, au tribunal de la justice de paix indigène, quelques jours avant la date fatale, un Arabe réclamait une assez forte somme à un Israélite; celui-ci demandait un délai, mais l'Arabe a refusé, arguant que la fin du monde l'empêcherait de rentrer dans ses fonds, et qu'il voulait en jouir jusque là.

Les trembleurs doivent être rassurés, la terre continue à tourner autour du soleil et je crois bien que nous verrons l'an de grâce 1900. J'espère qu'il ne vous verra pas au dépourvu, chères amies; nous savons que depuis longtemps beaucoup d'entre vous travaillent aux petits souvenirs destinés aux parents et amis; pendant que les doigts marchent, les jeunes têtes ne restent pas inactives, elles se demandent lesquels de leurs rêves vont être réalisés par les douces tendresses qui les entourent.

— Bonne maman m'a demandé si j'avais une jolie sortie de bal.

— Grand-père a fait une question sur le nouveau boa, renard bleu avec tête, pattes et queue.

— Pourquoi mon oncle a-t-il parlé appareil photographique et ma tante sac de voyage?

— Mère, sous un prétexte quelconque, m'a fait reprendre mesure par la couturière; quant à père, il a le secret des délicieuses surprises, je ne cherche pas, je suis sûre que je serai contente.

Vous ne vous occupez que du jour de l'an, chères lectrices; moi, j'entends mes *tout petits* qui réclament des souliers neufs à mettre dans la cheminée la veille de Noël; ils ne s'avisent pas, les innocents, que si le petit Jésus passe, ses dons les plus précieux ne seront pas pour les souliers neufs, mais pour les savates éculées de ses amis, les petits pauvres. Mes tyrans demandent aussi un arbre de Noël; si vous le voulez, nous allons l'organiser ensemble.

Prenons d'abord un arbre: un sapin aux branches horizontales est tout indiqué, mettons-le

dans une caisse en bois, bien fixé pour assurer sa solidité.

Au pied de l'arbre, installons une crèche avec « l'Enfant Jésus », le donateur des présents, et tous les accessoires traditionnels. Maintenant, décorons notre arbre, sans craindre de tomber dans le clinquant; il ne déplaît pas aux petits, pour lesquels nous travaillons; ils aiment ce qui brille et plus leur arbre resplendira, plus ils seront charmés.

A l'œuvre donc, avec du papier d'or et d'argent, du paillon, faisons des rosaces dentelées de la grandeur d'une pièce de cinq francs et fixons-les aux branches avec des épingles.

Découpons dans ces mêmes papiers et dans d'autres glacés bleu, vert et rose, des bandes de deux centimètres de large dont nous formerons, en les collant, des anneaux alternés de couleur. Nous aurons ainsi plusieurs rangs de girandoles à suspendre aux branches. Argentons et dorons, avec un vernis spécial, des noix et des marrons que nous accrocherons un peu partout par des faveurs de couleur. Il nous faut encore des quantités de petites bougies; on les met dans des supports en fer blanc fixés par un fil de fer souple; choisir leur place avec beaucoup de discernement ou gare aux incendies!

Aux branches seront enfin suspendus les petits jouets, les pommes, les oranges, les sucreries qui combleront de joie nos chéris, les bazars nous offrent en masse ces merveilles à bon marché, d'un effet magique.

Dans beaucoup de familles passant le jour de Noël à la campagne, le dimanche suivant l'arbre est regarni, et, dans la serre, on réunit les enfants du village et leurs mères; chacune de celles-ci reçoit un petit vêtement chaud, robe de tricot, camisole, mante, jupon, paire de bas, souliers, etc.; les bébés trouvent aux branches des jouets comme ils n'en ont que ce jour-là et bénissent le petit Jésus qui a inspiré la bonne châtelaine; tout joyeux, ils rentrent et montrent au père les dons du Dieu enfant. Celui-ci, caressant la tête blonde, revoit son enfance de foi, la prière aux genoux de sa mère, les petits souliers dans l'âtre à Noël, puis la messe de minuit, suprême récompense. D'une voix émue, il murmure:

— Aime toujours le petit Jésus, enfant!

Avec la mère, qui les enveloppe tous deux d'un doux regard, disons: Ainsi soit-il!

EDMÉE.



Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.